LE JOUR, 1948
17 SEPTEMBRE 1948

SUR LA MONTAGNE

Retenons ce silence dans un rayon de soleil vespéral, pareil à une caresse, autour d'une lecture qui allonge le temps et qui suscite, parce que la lecture est douce et profonde, une sorte de béatitude.

Pas un bruit dans le vaste espace aux vives couleurs, tempérées par instant par les nuages de septembre ; pas un cri sur la montagne, ni dans la vallée où s'annonce l'automne, où s'accumulent les vapeurs.

Dans les arbres, dans le jardin paisible, pas un mouvement ; ni plus loin, sur la mer où, plus lentement qu'un autre soir s'immerge le soleil

Il y a des heures privilégiées où l'on peut faire durer le temps malgré la vision transparente de l'avenir ; où, comme Josué, là-bas, à l'horizon, on peut arrêter le soleil ; et nous accomplirions quelquefois le prodige si nous voulions user de notre puissance, prendre possession de notre volonté de vivre ; mais nous nous abandonnons, sans tenter un effort, sans user du pouvoir laissé à notre plaisir de contrôler la marche des heures et de communiquer avec les dieux.

C'est, il est vrai, parce que nous le chargeons d'événements et de pensées que le temps fuit, qu'il n'a plus de durée. C'est alors un enrichissement de l'être qui nous le rend si fugitif, avec l'âge. Alors, nous anticipons sur le futur en multipliant en même temps l'évocation du monde des souvenirs. Mais, au fond, nous savons bien, par expérience, que nous restons maîtres de faire durer le temps (comme il arrivait merveilleusement aux jours de notre enfance), si nous nous arrangeons pour le défendre par l'usage et l'approfondissement du présent, contre les empiètements du passé et de l'avenir.

Il y a une extrême douceur à savourer devant un paysage étendu, un soir entier donné au silence. On peut, après cela, rentrer l'âme haute dans la foule et dans le bruit, en se disant qu'il ne dépend que de soi d'ignorer ce tumulte, ces passions, ces intentions impures et ce goût généralisé du fruit défendu qui rend l'homme capable de toutes les folies.